

## Anthropologie et Sociétés



Jean COPANS, L'enquête ethnologique de terrain. Paris, Nathan, 128 p., bibliogr. (Collection 128).

Paul Charest

Volume 24, numéro 1, 2000

Terrains d'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charest, P. (2000). Compte rendu de [Jean COPANS, L'enquête ethnologique de terrain. Paris, Nathan, 128 p., bibliogr. (Collection 128).] *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 173–174. <https://doi.org/10.7202/015642ar>



Jean COPANS, *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Nathan, 128 p., bibliogr. (Collection 128).

Ce petit livre fait partie d'une collection de « manuels de synthèse des connaissances » destinés, selon l'endos de la jaquette, aux « étudiants du premier cycle universitaire ». Toutefois, dans ce cas-ci il ne s'agit pas à proprement parler d'un manuel traitant dans tous les détails de la façon de faire un terrain à la manière de *Notes and Queries in Anthropology* (1964). L'auteur s'y livre plutôt à une série de réflexions critiques sur ce que certains ont appelé « l'art du terrain », c'est-à-dire à la fois une tradition ou un rite pour les ethnologues, une « réalité floue » qui ne s'enseignerait pas, une « auto-élaboration de données », une expérience double de soi-même et des autres, une « double violence symbolique » (culturelle et politique, technique et manipulatrice), voire « une tentation littéraire ». Dans un livre précédent publié dans la même collection (Copans 1996 : 5), l'auteur cite une phrase de C. G. Seligman qu'il n'a cependant pas réutilisée dans ce volume-ci : « La recherche de terrain est à l'anthropologie ce que le sang des martyrs est à l'Église ». Que dire de plus sur la place fondamentale du terrain dans notre discipline!

Le contenu de l'ouvrage touche à quatre sujets principaux : l'observation, l'enquête orale, l'organisation des terrains et les textes de terrain. Assez curieusement, l'observation est abordée en deux chapitres distincts et non consécutifs traitant respectivement de l'observation participante et de l'observation tout court. Dans le premier, l'auteur rappelle que « l'ethnologue n'est pas un indigène natif », car il n'est que de passage (p. 36). Sa présence et sa volonté de participer sont donc artificielles, mais pas nécessairement sans conséquences pour le groupe hôte. Le second traite plus particulièrement mais pas uniquement de l'utilisation des images par l'ethnologue et de la place de l'anthropologie visuelle dans le projet ethnologique. Les limites de l'enregistrement filmique sont aussi soulignées : on ne peut tout filmer ; on doit sélectionner des moments et des lieux particuliers comme pour toute autre forme d'observation visuelle. Il y est aussi question de mémorisation et de prises de notes le plus rapidement possible :

[...] tout l'art de la prise de notes intervient qui complique et élargit la nature de l'observation dépendante des qualités intellectuelles de transcription, de classement, en un mot d'écriture et de réflexion. L'image permet de conserver vivante l'observation, même si elle pose des problèmes spécifiques [...] (p. 83).

Le chapitre sur l'enquête orale fait référence avec originalité au « couple à trois » composé du chercheur, de l'informateur et de l'interprète, se retrouvant dans des situations de cachotteries, de compromis et de quiproquos (p. 68). Dans un court passage sur la tradition et les « traditionnistes » l'auteur met en garde contre une utilisation non réflexive de la tradition qui renverrait automatiquement à la culture « vraie » et contre la tendance de certains qui prétendent au titre de « traditionniste » par intérêt personnel.

C'est surtout dans le chapitre sur l'organisation des enquêtes séparant les deux chapitres sur l'observation qu'on peut trouver quelques bons conseils pour bien réussir son terrain. Ainsi, un des critères de succès clairement identifié est celui de la longue durée du séjour. L'enquête y est aussi présentée comme une pratique sociale quotidienne insérant l'ethnologue dans un réseau de relations plus ou moins contrôlé. Il doit « monnayer » ses demandes d'informations par un système d'échange de biens et services.

Finalement, dans le dernier chapitre sur les textes du terrain, l'auteur relève et commente la tendance postmoderniste à laisser de plus en plus la place et la voix aux informateurs et à considérer le compte-rendu de terrain comme un texte soumis à une critique littéraire, et pas assez à une critique scientifique. Céder la parole aux « indigènes » laisse entier le problème de l'autorité ou de la responsabilité vis-à-vis du contenu de la production dite scientifique. Par ailleurs, les rhétoriques autochtones peuvent se révéler aussi orientées et partisans que celles des anthropologues imprégnées d'impérialisme ou de modèles analytiques occidentaux.

Mentionnons aussi ce rappel que le terrain ethnologique n'est pas seulement exotique, mais qu'il se fait de plus en plus chez soi, dans sa propre société, dans un quartier ouvrier par exemple, comme c'est actuellement le cas en France. Ce sont là quelques exemples des réflexions critiques de l'auteur en rapport avec l'idéologie et la pratique du terrain. On pourrait en citer bien d'autres, comme celle qui concerne le mythe de la « culture profonde » créé par le premier véritable ethnologue de terrain français, Marcel Griaule.

Dans la conclusion de son ouvrage, Jean Copans déplore « les discussions méthodologiques trop peu nombreuses [...] sur les enjeux de terrain » (p. 110). Il souligne aussi le nombre restreint d'ouvrages en français sur le terrain en comparaison avec la production anglo-saxonne constituant, selon lui, environ 90 % des références. Malgré cette constatation, la grande majorité — soit environ les trois quarts — des ouvrages cités par l'auteur et apparaissant en bibliographie sont en français. Plusieurs sont toutefois des traductions d'ouvrages en anglais. À ce chapitre, il apparaît étonnant que l'auteur, qui est familier avec l'anthropologie québécoise francophone pour avoir enseigné à Laval au milieu des années 1970, passe sous silence deux ouvrages d'anthropologues québécois qui portent sur le terrain : celui de Beaucage, Gomila et Vallée (*L'expérience anthropologique*) et celui que Serge Genest a dirigé (*La passion de l'échange*). Cette lacune touche une corde sensible chez nous, anthropologues québécois, mais peut-être l'auteur ne s'adresse-t-il qu'aux ethnologues français, comme il le fait à la toute fin de son volume en leur lançant : « dépêchons-nous d'innover » (p. 110).

Ce livre de Jean Copans sur le terrain est une lecture passionnante non seulement pour les étudiants mais aussi pour les ethnologues chevronnés. Une fois commencée, on ne peut que la finir d'une traite.

## Références

- BEAUCAGE P., J. GOMILA et L. VALLÉE, 1976, *L'expérience anthropologique*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- COPANS J., 1996, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*. Paris, Nathan.
- GENEST S. (dir.), 1985, *La passion de l'échange. Terrains d'anthropologues du Québec*. Chicoutimi, Gaëtan Morin éditeur.
- ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE OF GREAT BRITAIN AND IRELAND, 1964, *Notes and Queries in Anthropology*. Londres, Routledge et Kegan Paul.

Paul Charest  
 Département d'anthropologie  
 Université Laval  
 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4  
 Canada  
 Paul.Charest@ant.ulaval.ca